



Sorcières. La puissance invaincue des Femmes, Mona Chollet, La Découverte, Paris, 2018, par Mariane Bloudeau

« Inutile d’adhérer à WITCH. Si vous êtes une femme et que vous osez regarder à l’intérieur de vous-même, alors vous êtes une sorcière. » Manifeste de WITCH (Women’s International Terrorist Conspiracy from Hell), New York, 1968

Partie 1 : Présentation de l’ouvrage et de l’auteurice

Mona Chollet est une journaliste et essayiste suisse née en 1973. Après une licence en lettres à Genève, elle a étudié le journalisme à l’École supérieure de journalisme de Lille. Elle travaille actuellement au Monde diplomatique et anime le site de critiques culturelles Périphéries, en partenariat avec Thomas Lemahieu. Outre le journalisme, elle est notamment l’auteurice de *Beauté fatale*. Les nouveaux visages d’une aliénation féminine et de *Chez soi*. Une odyssee de l’espace domestique (Zones, 2012 et La Découverte, 2015).

Son dernier roman intitulé *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, paru en septembre 2018, a rencontré un grand succès. Traduit en plusieurs langues, cet ouvrage s’inscrit dans un contexte politique et sociétal porteur. Ces dernières années ont été marquées par des événements féministes d’envergure, comme la Women’s March de janvier 2017, et le mouvement #MeToo, de libération de la parole des femmes contre le sexisme et le harcèlement sexuel. Le débat politique et citoyen s’est ouvert et accéléré sur les questions de genre. En France, l’égalité femmes-hommes est déclarée comme étant la grande cause du quinquennat du président Emmanuel Macron. Un essai comme *Sorcières* trouve donc sa place au sein de nos débats sociétaux. Il est aussi l’héritier d’une édition féministe qui gagne du terrain, à l’image de la collection féministe du même nom, *Sorcières*, créée en 2015 par Isabelle Cambourakis.

Mona Chollet accorde une place centrale à la figure de la sorcière, fil conducteur de l’ouvrage. La sorcière symbolise la femme puissante qui menace l’équilibre instauré par les hommes en faveur du patriarcat. Le point de départ est la période historique des chasses aux sorcières, qui s’étend du début du XV^{ème} à la fin du XVIII^{ème} siècle, essentiellement en Europe puis aux États-Unis. Selon les historien.ne.s, une dizaine de milliers de personnes, essentiellement des femmes (90% des condamnés), seraient mortes dans d’horribles conditions sur la base d’accusations délirantes les associant au diable. Pour autant, l’auteurice soulève que la prise de conscience de ce meurtre de masse reste peu visible car peu étudié et mystifié.

Contrairement aux idées reçues, les chasses aux sorcières n’ont pas eu lieu au Moyen-Age, associé à l’obscurantisme, mais pendant la Renaissance. Les causes de ces chasses sont complexes et multiples. Le facteur religieux a évidemment joué un rôle, notamment car les persécutions des sorcières ont eu lieu pendant les guerres de religion et ont fait suite à celles contre les Hérétiques et les Juif.ve.s. Toutefois, d’autres éléments tels que les jeux de pouvoir politiques, les crises économiques et sociales, sont à prendre en compte. L’auteurice insiste également sur la forte misogynie de l’époque comme moteur de ces crimes. En effet, les victimes

sont majoritairement des femmes qui ne sont pas ou plus sous l'égide d'un homme. Elles sont indépendantes, veuves, sans enfants, souvent âgées, guérisseuses et sortant des rangs et des conventions établies.

C'est à ces catégories de femmes que Mona Chollet s'est intéressée dans le but d'interroger l'impact de ces chasses aux sorcières dans nos sociétés actuelles. Depuis plusieurs décennies, le qualitatif de sorcière a évolué et sa connotation négative, bien que toujours présente, s'est estompée. La méchante sorcière de Disney a fait de la place à d'autres représentations culturelles comme dans Harry Potter, Buffy contre les Vampires et Charmed. Les féministes ont également voulu déconstruire le mythe de la méchante sorcière en se réappropriant le terme, se qualifiant elles-mêmes de sorcière et clamant un rapport plus équilibré au corps et à la nature. La puissance invaincue des femmes portée par la représentation des sorcières permet d'analyser de nombreuses thématiques contemporaines.

Partie 2 : Grandes thématiques abordées

Dès son introduction, Mona Chollet structure son essai à travers des visages contemporains féminins héritiers de la sorcière : la femme indépendante (1. Une vie à soi, le fléau de l'indépendance féminine), la femme sans enfants (2. Le désir de la stérilité. Pas d'enfant, une possibilité), la vieille femme (3. L'ivresse des cimes. Briser l'image de la « vieille peau »). Dans le quatrième et dernier chapitre, elle interroge les liens entre la chasse aux sorcières et le rapport au corps, à la science et à la nature (4. Mettre ce monde cul par dessus tête. Guerre à la nature, guerre aux femmes).

- **La femme indépendante**

« La célibataire incarne l'indépendance féminine sous sa forme la plus visible, la plus évidente. Cela en fait une figure haïssable pour les réactionnaires, mais la rend aussi intimidante pour nombre d'autres femmes¹ » (p.50).

L'idée même de la célibataire tranche avec ce que la société a longtemps enseigné aux femmes : leur vie n'aurait pas de sens sans le couple et la maternité. L'époque des chasses aux sorcières marque un tournant avec l'exclusion des femmes des corporations. Leur parcours idéal est d'incarner la femme au foyer parfaite. Cette idée est véhiculée à travers la menace, la flatterie et les codes de bonnes manières des ménagères, que l'on retrouve encore en 1965 en France². Pour Mona Chollet, les femmes ont ainsi été enchaînées à leur rôle reproductif et délégitimées dans leur participation au monde du travail (p.71). Il n'en reste pas moins qu'une grande partie des femmes n'a pas cessé de travailler (paysannes, ouvrières, esclaves). Aujourd'hui, être une femme célibataire suscite encore un scepticisme général (p. 51), comme le montre le statut archaïque des catherinettes pour désigner les femmes célibataires à 25 ans. Face à ces femmes qui s'éloigneraient du schéma classique et normalisé du couple et de la famille, la société brandit la menace du malheur. Être seule, sans hommes ni enfants, rendrait indéniablement malheureuse et

¹ La majorité des citations de cette fiche de lecture sont issues de l'ouvrage étudié. Les pages de référence sont indiquées entre parenthèses afin de ne pas alourdir davantage les notes de bas de page.

² Jean-Claude Dorrier et Gérard Klein, *L'univers de la femme*, Félix Touron, Paris, 1965

pour conjurer ce sort, il n'existerait que la rencontre avec le prince charmant. L'autrice cite le film de 1942 de René Clair, *J'ai épousé une sorcière*, dans lequel une sorcière abandonne ses pouvoirs pour épouser l'homme qu'elle aime et vivre son « happy end » (p.67). Cet exemple peut être vu comme une célébration décomplexée de l'écrasement des femmes indépendantes.

Heureusement, d'autres scénarios et représentations contrebalancent ce schéma. Mais celui-ci reste très présent et cette logique serait l'héritière d'un modèle de la division sexuelle du travail aux effets psychologiques importants et ce dès l'enfance. En effet, les petites filles sont plus amenées que les petits garçons à considérer le couple et la famille comme les éléments essentiels de leur accomplissement personnel, se concevoir comme fragiles, rechercher la sécurité affective à tout prix (p. 50). Pour Gloria Steinman, féministe américaine citée à de nombreuses reprises dans l'ouvrage, « plus une culture est patriarcale et polarisée en termes de genre, plus elle valorise la romance³ », qu'elle distingue de l'amour. Les petits garçons ne sont pas amenés à rêver à leurs princesses charmantes mais à se méfier de l'amour qui se refermerait sur eux comme un piège, et c'est bien sûr sans envisager des schémas relationnels non-hétéronormés.

Majoritairement, les représentations sociétales et culturelles rendent les femmes mal armées pour l'indépendance et « quand les femmes ont l'audace de prétendre à l'indépendance, une machine de guerre se met en place pour les y faire renoncer par le chantage, l'intimidation ou la menace » (p 58). L'autrice observe que le discours sur les femmes indépendantes n'a jamais été approbateur mais teinté de misérabilisme ou de condescendance (p.60). Prise en pitié à travers le cliché de la fille à chat⁴ ou considérée comme dangereuse comme le personnage d'Alex Forrest dans le film *Liaison fatale* (p. 62-63) : la célibataire est constamment jugée. Penser l'autonomie des femmes apparaît impossible à l'époque des chasses aux sorcières car les femmes étaient considérées comme des êtres inférieures. Si les femmes étaient non subordonnées à un homme, elles l'étaient forcément au diable (p.69). Par ailleurs, encore aujourd'hui, vouloir s'émanciper, s'autonomiser, penser à soi et vivre pour soi ne sont pas des envies et des comportements facilement acceptés venant des femmes. De même que lorsqu'une région ou une colonie déclare son indépendance face à l'État central, l'autonomie revendiquée par les femmes implique une perte de pouvoir pour les hommes.

En utilisant la figure de la sorcière, l'autrice rappelle à toutes les femmes leur puissance. La sorcière est puissante, indépendante et elle incarne son identité de sorcière à part entière, sans être enfermée dans une case : mère, épouse, vierge, putain. Ces cases ont tendance à s'entrecroiser dans ce que Mona Chollet appelle la « femme fondue » (p.70). La femme perd son identité propre pour endosser de multiples rôles au service des autres car le « seul destin féminin concevable serait le don de soi qui passe par l'abandon de ses potentialités créatives plutôt que par leur réalisation » (p.80). Cette fonte de l'identité des femmes passe en particulier à travers la figure maternelle, développée dans la partie suivante, mais aussi dans le monde du travail qui perpétue des rôles stéréotypés comme en témoigne la surreprésentation des femmes dans les professions liées à l'éducation, au soin de l'enfant et des personnes âgées, et aux fonctions

³ Gloria Steinem, *Revolution from Within. A book of Self-Esteem*, Little, Brown and Company, New York, 1992

⁴ Nadia Daam, « A quel moment les femmes sont-elles devenues des « femmes à chat » ?, Slate.fr, 16 janvier 2017

d'assistance (p.75). L'autrice invite les femmes « à se défendre, face à la culpabilisation et à l'intimidation, qu'elles prennent au sérieux leurs aspirations et qu'elles les préservent avec une inflexibilité totale face aux figures d'autorité masculines qui tentent de détourner leur énergie à leur profit » (p. 81).

- **La femme sans enfant**

« Les abîmes de ce conflit, entre la sauvegarde de soi et les sentiments maternels, peuvent représenter (et ce fut le cas pour moi) une véritable agonie. Cette douleur-là n'est pas la moindre des douleurs de l'enfantement⁵ » Adrienne Rich (p.87).

En raison de la sécularisation de la société et de l'accès à la contraception en Occident, les femmes ont pu exercer un contrôle sur la natalité. Cela dit, de manière générale, l'autrice constate que personne ne remet en cause le fait d'avoir des enfants. Sur le plan biologique d'abord, l'homme et la femme étant dotés d'organes reproducteurs, avoir des enfants est perçu comme quelque chose de naturel et d'instinctif pour la survie de l'espèce. C'est ignorer que l'utérus, même vide, est un organe bien vivant, « actif avec des sensations menstruelles et sexuelles⁶ » (p.105). De plus, cette idée se heurte à une prise de conscience écologique face à une planète surpeuplée et intoxiquée (p.101). Cette vision déterministe est étroitement liée aux attentes sociales.

Encore aujourd'hui, il est apparemment toujours, globalement, impensable que l'on puisse aimer et désirer une personne sans vouloir un enfant avec elle (p.103). La propagande familiale centrée sur l'épanouissement que représente la maternité laisse à penser que chez certain.e.s le désir d'enfant est plus social que subjectif et spontané (p.98). D'autant plus, l'image de la mère épanouie à l'instinct maternel détone avec les réalités très diverses que connaissent les femmes lors de leur grossesse, leur accouchement ou dans leur rôle de mères plus tard. Renoncer à avoir des enfants apparaît comme un comportement transgressif. Il est en tout cas minoritaire en France où seuls 4,3% des femmes et 6,3% des hommes déclarent ne pas vouloir d'enfant (p.96).

Sur la question de la parentalité, le traitement réservé aux hommes et aux femmes est différent comme l'explique Mona Chollet en écrivant « [qu']un homme qui ne devient pas père déroge à une fonction sociale, tandis qu'une femme est censée jouer dans la maternité la réalisation de son identité profonde » (p.110). En somme, dans l'imaginaire collectif : être femme c'est être mère. Il n'y a pas de manière de désigner les femmes sans enfants autre qu'avec la notion d'absence « sans » ou la négation « qui n'ont pas d'enfants ». D'un point de vue sémantique, elles sont déjà considérées comme « en manque de » et dépourvues de quelque chose de naturel. Même au sein des mouvements féministes, il a fallu du temps pour inclure dans le débat les femmes qui ne voulaient pas d'enfant. Si dans les années 1970, les militantes féministes revendiquaient le droit de choisir quand avoir des enfants, il n'y avait toutefois pas de réelle remise en cause sur le fait

⁵ Adrienne Rich, *Naître d'une femme. La maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jeanne Faure-Cousin, Denoel/Gonthier, « Femme », Paris, 1980

⁶ Laura Lisle, *Without Child: Challenging the Stigma of Childlessness*, Random House/Ballantine Books, 1996

d'en avoir (p.119). De plus, certaines féministes accusaient les femmes sans enfants de haïr les mères⁷ (p.118).

Les motivations derrière le choix de ne pas avoir d'enfants sont multiples et personnelles. Toutefois, les femmes qui annoncent ne pas vouloir être mères s'entendent ainsi répéter que c'est parce qu'elle n'ont pas encore « rencontré le bon », ou que l'envie viendra plus tard, sous entendu avant qu'elles soient ménopausées. D'un côté, être dans une relation amoureuse serait gage de désir d'enfant et de l'autre, le temps qui s'écoule et ce qu'on appelle « l'horloge biologique » ne cesserait de rappeler aux femmes leur date de péremption reproductive. L'autrice insiste sur le terme « horloge biologique », apparu en 1978 dans un article du Washington Post : « L'horloge tourne pour la femme qui fait carrière » (p.105). Le titre est frappant car il met en avant deux pressions subies par les femmes : celle du temps qui limite leurs chances de fécondité et celle de leur carrière qu'il faut souvent sacrifier en choisissant la maternité.

Quand on ne met pas en doute la « bonne foi » des femmes volontairement sans enfant, on leur cherche des maternités symboliques de substitution : les professeures seraient des mères pour leurs élèves ou leurs étudiant.e.s et les livres les rejetons des écrivaines (p.116). La société a du mal à admettre qu'une femme puisse ne pas désirer un enfant sans un jour le regretter (p.120). Face à ce risque de regret, l'autrice pose une question fondamentale: « peut-on se forcer à faire quelque chose qu'on n'a aucune envie de faire uniquement pour prévenir un hypothétique regret situé dans un avenir lointain ? » (p.120). L'appréciation de cette remarque est libre mais pousse à faire preuve d'ouverture et de tolérance face aux choix de chacun.e. La peur du regret cache un autre sujet qui est tabou : le regret de la maternité (p.122). Mona Chollet s'appuie sur l'enquête d'Orna Donath, une sociologue israélienne, qui donne de manière anonyme la parole à des femmes qui regrettent d'être devenues mères (p.123). L'idée derrière cette enquête est de lancer une discussion afin que la société soit plus respectueuse et bienveillante envers le choix des femmes de devenir mère ou pas (p.128).

- **La vieille femme**

« Le message que reçoivent les jeunes femmes c'est qu'il est merveilleux d'être jeune et affreux d'être vieille. Mais comment pouvez-vous prendre un bon départ dans la vie si on vous dit en même temps à quel point la fin est terrible ?⁸ » Barbara Macdonald (p.136)

Dans la société occidentale, vieillir renvoie à la peur de la mort. La vieillesse n'est pas une période de la vie visible et valorisée, surtout pas celle des femmes à qui on n'accorde pas l'autorisation de

⁷ Comme le montre Anne Snitow, il n'y a aucune trace d'une supposée « haine des mères » dans le corpus de textes féministes des années 1970.

Ann Snitow, « Motherwood : reclaiming the demons texts », in Irene Reti (dir), *Childless by Choice. A Feminist Anthology*, Herbooks, Santa Cruz, 1992.

⁸ Jean Swallow, « Both feet in life : interviews with Barbara Macdonald and Cynthia Rich », in COLLECTIF, *Women and Aging. An Anthology by Women*, Calyx Books, Corvallis, 1986

vieillir⁹ (p.138). Dès l'adolescence, beaucoup éprouvent un sentiment d'obsolescence programmée liée à leur capacité à enfanter (p.136). Pour des raisons biologiques, en vieillissant, la femme a plus de difficultés à tomber enceinte et des grossesses tardives présentent des risques accrus de malformations. Au contraire, les hommes n'ont pas cette donnée biologique à prendre en compte dans leur vieillissement, ce qui donne le sentiment que pour les hommes, l'âge ne compte pas autant.

La peur de vieillir chez la femme est aussi liée à son apparence physique (p.137). L'autrice constate que le jeunisme ambiant affecte les femmes et les hommes, mais le regard de la société est différent envers la femme dont le corps vieillissant suscite davantage de répulsion. La péremption des femmes se reflète aussi dans la différence d'âge au sein des couples. En 2012 en France, une étude a montré que 8 fois sur 10 les hommes sont plus âgés que les femmes dans le couple (p.139). Cet ordre des choses, qui traduit une persistance d'un ordre patriarcal ancien, est normalisé par l'industrie cinématographique dans laquelle les actrices sont en grande majorité plus jeunes que leurs partenaires masculins¹⁰ (p.140). Dans le cas du scénario inverse en revanche, la différence d'âge est davantage soulignée et commentée. En effet, avec des écarts d'âges similaires (respectivement 24 et 23 ans), les commentaires sur la différence d'âge sont plus insistants et moqueurs envers le couple de Brigitte et Emmanuel Macron que celui de Melania et Donald Trump.

Conformément au diktat de la jeunesse et des codes de la beauté, une femme doit faire des efforts pour être bien « conservée pour son âge », et ainsi garantir sa visibilité sociale (p.146). Cela passe par des pratiques culturelles comme se teindre les cheveux blancs ou recourir à la chirurgie esthétique. Pour Sophie Fontanel, « l'injonction faite aux femmes de paraître éternellement jeunes apparaît comme une manière subtile de les neutraliser : on les oblige à tricher, puis on prend prétexte de leurs tricheries pour les dénoncer leur fausseté et mieux les disqualifier¹¹ » (p. 151). C'est un système pervers qui condamne les femmes à vivre dans les faux semblants et la honte d'elles-mêmes (p.150).

Plus largement, ce qui semble rédhibitoire dans l'âge d'une femme, c'est l'expérience (p.156). L'autrice prend l'exemple des femmes en milieu de vie, quittées par leurs conjoints pour une femme plus jeune. Elle ne nie pas l'existence de facteurs multiples à cette rupture mais évoque la question de l'expérience. On oppose ici l'expérience acquise par la femme plus âgée à celle à acquérir de la nouvelle compagne plus jeune. Elle interroge : « est-ce que l'homme ne peut aimer qu'une femme qu'il domine ? » (p.153), c'est à dire une femme moins expérimentée que lui et qui ne lui rappelle pas son propre vieillissement. Vieillir c'est aussi s'affirmer comme individu, gagner en expérience et en assurance (p.154). Vieillir c'est se libérer d'une partie des contraintes, des peurs et des indécisions des jeunes années (p.160). Et si vieillir c'était aussi une « révolution

⁹ Pour reprendre la citation de Carrie Fisher « Les hommes ne vieillissent pas mieux que les femmes ; ils ont seulement l'autorisation de vieillir » d'après Lauren Said-Moorhouse, « Carrie Fisher shuts down body-shamers over Star Wars :The force Awakens appearance », CNN.com, 30 décembre 2015

¹⁰ Cf. Kyle Buchanan, « Leading men age, but their love interests don't », Vulture.com, 18 avril 2013 ; Christopher Ingraham, « The most unrealistic thing about Hollywood romance, visualized », Wonkblog, 18 août 2015. www.washingtonpost.com

¹¹ « Dans le genre de ... Sophie Fontanel », Entretien avec Géraldine Serratia, Radio Nova, 14 mai 2017.

intérieure » comme le dit Gloria Steinem¹² (p.160)? Or, « une femme sûre d'elle, qui affirme ses opinions, ses désirs et ses refus, passe très vite pour une harpie, une mégère aux yeux de son conjoint et aux yeux de l'entourage » (p.154). L'autrice rappelle que les chasses aux sorcières ont particulièrement visé des femmes âgées car ces dernières manifestaient une assurance intolérable et ne se soumettaient pas (p. 156).

Enfin, Mona Chollet s'intéresse au rapport au corps vieillissant, qui inspire une vraie répulsion, révélatrice de celle suscitée par le corps féminin en général (p.161). Le corps de la femme est donc source de tabous : les règles, la ménopause, les cheveux blancs, les poils, la sexualité, surtout celle des femmes âgées. Cette diabolisation du corps est d'autant plus forte chez la femme âgée qui s'affirme et qui ne peut plus, faire ce qu'on attend d'elle, se reproduire.

- **Le rapport au corps, à la science et à la nature**

Mona Chollet critique le culte de la rationalité, hérité de la Grèce antique et imposé de manière dominante par le discours cartésien du 17^{ème} siècle (p. 186). Cette rationalisation a eu des effets sur le rapport à la science et au corps, le corps étant la femme. Pour l'autrice, la médecine témoigne de l'instrumentalisation de la science pour dominer les femmes. Elle écrit que « la médecine concentre aujourd'hui encore tous les aspects de la science née à l'époque des chasses aux sorcières : l'esprit de conquête agressif et la haine des femmes ; la croyance dans la toute-puissance de la science et de ceux qui l'exercent, mais aussi la séparation du corps et de l'esprit, et dans une rationalité froide, débarrassée de toute émotion » (p.197). Comme l'armée, la médecine est un corps de métier hostile aux femmes, qui en ont longtemps été exclues. Il y existe un culte des attitudes viriles véhiculées par l'humour carabin et une désensibilisation au cours des études de médecine visant à inculquer aux médecins une posture de supériorité (p.197).

L'autrice identifie que la domination masculine se fait aussi à travers le contrôle permanent sur le corps féminin, avec par exemple la consultation gynécologique annuelle (p.198). Au delà du contrôle, la médecine a infligé des violences aux femmes afin de les soumettre : l'ablation des ovaires sains dans les années 1870, l'ablation du clitoris, pratiquée jusqu'en 1948 aux États-Unis, la lobotomie essentiellement pratiquée chez les femmes (p.201). Plus récemment, plusieurs scandales sanitaires, (les prothèses mammaires françaises PIP, les pilules de 3^{ème} et 4^{ème} génération) et le débat sur les violences obstétricales à l'hôpital ont montré à quel point les préjugés sexistes, auxquels peuvent s'ajouter les préjugés racistes, nuisent à la prise en charge médicale des femmes (p. 203). Par exemple, alors qu'elle touche 1 femme sur 10, l'endométriose commence tout juste à être connue et discutée car cette maladie a longtemps été uniquement associée à des douleurs de règles fréquentes chez de nombreuses femmes. Il semble que le pouvoir soit toujours asymétrique entre le médecin et la patiente, qui est en situation de vulnérabilité (p.206). Néanmoins, Mona Chollet insiste sur l'importance éthique et humaine de se placer sur un pied d'égalité avec le patient en l'abordant comme un tout, un corps et un esprit, et en s'exposant à éprouver de l'empathie, en contradiction avec le mythe de l'homme de science froid (p.210-211).

¹² Gloria Steinem, *Revolution from Within. A book of Self-Esteem*, Little, Brown and Company, New York, 1992.

L'autrice rappelle que les guérisseuses connaissaient l'usage des plantes médicinales, aidaiement à l'accouchement et à l'avortement. Elles avaient un statut social important car elles soignaient en posant le diagnostic (comme un médecin) et en assurant le suivi des soins (comme une infirmière). En raison de leurs compétences et de leur influence, elles ont été particulièrement ciblées lors des chasses aux sorcières, qui ont renforcé l'exclusion des femmes de la médecine. Ces dernières n'ont pu reprendre part au monde médical que des siècles plus tard, en tant qu'infirmières dans une relation hiérarchique qui les subordonnait au médecin, à l'homme. Le monde médical et le visage du progrès auraient certainement été très différents sans ces persécutions (p.222).

Enfin, Mona Chollet s'appuie sur l'écoféminisme qui fait un lien entre la domination des femmes et celle de la nature. Les femmes et la nature ont été pensées comme deux instances dangereuses à l'état naturel, qu'il fallait mettre au travail (exploitation des ressources naturelles, exploitation des femmes pour produire de la main d'œuvre). Pour Carolyn Merchant, figure de proue du mouvement écoféministe, « la sorcière, symbole de la violence de la nature, déchainait des orages, causait des maladies, détruisait les récoltes, empêchait la génération et tuer des jeunes enfants. La femme qui causait du désordre, comme la nature chaotique, devait être placée sous contrôle » (p.191). Pour les militantes écoféministes, si on veut se débarrasser de la domination masculine en tant que féministe, il faut inclure la dimension de nature. Pour Emilie Hache, les écoféministes veulent pouvoir se réapproprier, investir et célébrer ce corps qui a été diabolisé, dégradé et vilipendé pendant des siècles, et questionner le rapport guerrier à la nature qui s'est développé en parallèle. De même, elles refusent que la nature serve de prétexte pour leur imposer un destin ou un comportement normés tels que la maternité ou l'hétérosexualité¹³ (p.224). Revendiquer une identité à la fois féministe et écologique fait sens à notre époque propice à la convergence des luttes et des enjeux que l'on retrouve dans les objectifs du développement durable de l'Organisation des Nations unies (objectif 13 de la lutte contre le réchauffement climatique, objectif 5 de l'égalité entre les sexes). Pour autant, les femmes qui célèbrent leur corps ou font référence à la déesse, que ce soit dans une démarche militante avec Dame Nature ou de développement personnel avec leur déesse intérieure, suscitent le scepticisme et s'attirent des accusations d'essentialisme (p.225).

Partie 3 : Analyse critique

L'essai de Mona Chollet met des mots sur des ressentis (sentiment de culpabilité, d'illégitimité, charge mentale, rapport au corps) que de nombreuses femmes éprouvent. À travers son roman aux accents parfois thérapeutiques, elle décomplexé et cela fait du bien. L'usage du « je » et les anecdotes personnelles insérées dans le roman permettent aux lecteur.trice.s de s'identifier, d'opérer un travail d'introspection et d'analyse, et de casser l'illusion de l'objectivité. Dès l'introduction, elle indique que l'ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité sur de tels sujets mais qu'il est un cheminement balisé sur ses réflexions et ses lectures (p.38). Cette honnêteté de subjectivité renvoie au fait que Mona Chollet n'est ni historienne ni sociologue mais puise sa légitimité dans le fait de se poser des questions et de s'emparer d'un sujet.

L'autrice s'appuie également sur de multiples références académiques et culturelles, qui renforcent son analyse et constituent des sources complémentaires à la lecture de son ouvrage. Les références sont majoritairement anglo-saxonnes et européennes et les questions relatives à la

¹³ Emilie Hache, « Reclaim ecofeminism ! », Editions Cambourakis, 2016

race ou la religion ne sont pas, ou très peu, prises en compte. Des grands pans de la littérature féministe et de genre telle que l'intersectionnalité ne sont donc pas développés. L'analyse occidentalocentrée de Sorcières peut être soulignée. Néanmoins, cela ne s'avère pas problématique dans la mesure où l'ancrage historique, géographique et personnel de l'essai est annoncé dès le début : la période des chasses aux sorcières en Europe. De plus, il existe suffisamment d'autres essayistes pour évoquer les autres aspects et les richesses du féminisme et de sa littérature.

Cet ouvrage analytique permet de questionner le discours patriarcal dominant et les représentations qu'il dresse des femmes et de ce qu'elles doivent faire. Sorcières n'a pas de visée historique et ne prétend donc pas à l'exactitude historique. Il part d'un moment de l'Histoire pour nous interroger sur notre société actuelle. Comprendre les préjugés et les stéréotypes féminins qui sont nés dans l'imaginaire collectif, en partie, lors de la période des chasses aux sorcières, est un moyen de les déconstruire. Par conséquent, ce roman est résolument féministe, même si Mona Chollet ne prône pas une approche militante avec des solutions établies pour renverser le patriarcat. À chaque fin de chapitre, elle véhicule des positions d'« empowerment » et laisse des ouvertures pour que chacun.e puisse s'approprier la réflexion à sa manière en fonction de son bagage. C'est un appel à la tolérance des avis et des opinions divers.

Certaines thématiques abordées (célibat, non-désir d'enfant, vieillesse) concernent la société entière, hommes et femmes, mais ces dernières sont scrutées, jugées et traitées différemment. Cette différence de traitement peut s'analyser à travers un prisme constructiviste. En effet, Mona Chollet ne se positionne pas réellement dans le débat académique entre féministes constructivistes et féministes essentialistes pour qui les rôles de genre sont définis par le sexe biologique. Toutefois, son ouvrage s'inscrit dans la logique constructiviste portée autour de l'idée que les rôles sociaux sont socialement construits et non induits par la biologie. C'est l'évolution de la société patriarcale occidentale, dont les chasses aux sorcières, qui a façonné la représentation de la femme et des comportements qui lui sont associés. Tout comme les sorcières à cette époque, les femmes sont disqualifiées socialement si elles ne se conforment pas à la norme et adoptent un comportement qualifié de « déviantes ». Pour autant, le discours de Mona Chollet n'est pas victimisateur mais révélateur car il accompagne ou renforce la prise de conscience envers les inégalités de genre.

Si l'on s'intéresse à la réception de l'ouvrage, Sorcières a été en grande majorité lu par des femmes et a reçu peu de critiques négatives. On peut déplorer ce qui semble être un désintérêt masculin des thématiques abordées par cet essai. Il n'en reste pas moins que ce livre, dont certains passages sont d'utilité publique, aurait un bienfait certain à être lu par des hommes, ce qui est peut-être déjà en cours au vu du succès de l'ouvrage et plus largement du succès de l'édition féministe.